Mélanges et Recueils divers.

VRBS AETERNA. *Actas y Colaboraciones del Coloquio Internacional. Roma entre la Literatura y la Historia*. Homenaje a la Profesora Carmen CASTILLO : Pamplona, Ediciones Universidad de Navarra, 2003, 958 pages.

Cette très riche somme de culture romaine a recherché un équilibre entre les grands noms de l'historiographie latine, la dimension historiographique de la littérature, prose et poésie, et l'épigraphie, surtout funéraire ; un grand nombre de ces études sont des monographies centrées sur l'Espagne et ses terroirs. Les Actes n'ont pas négligé l'héritage de la romanité dans l'histoire universelle : les *Elegantiae* de Valla (p. 449 s.), les « auteurs classiques dans une chronique anonyme du XIV^e^ siècle » (p. 645 s.) ; la tradition horatienne dans le lyrisme chrétien : très lacunaire pour l'Antiquité, et trop axé sur une littérature hispanique régionale (p. 397 s. : Sidoine Apollinaire n'est même pas cité).

Examinons d'abord la section « littéraire » du recueil. Outre le beau « rapport » de J.-P. MARTIN sur le magistère politique de Fronton (p. 65 s.), on notera la synthèse sur Ammien Marcellin de Carmen CASTILLO (p. 3 s.) : elle établit bien la réception des conceptions historiographiques de Cicéron ; le lien avec les *Res Gestae* pourrait être approfondi (comme les interférences avec l'*Histoire Auguste*). Le décryptage de Sergestus en Sergius, avec allusion à la *gens* de Catilina, malgré la référence à l'arc de Pula (A. ALVAR EZQUERRA, p. 21 s.), reste d'intérêt mineur : le Catilina du Bouclier d'Enée (*En.* VIII.668) est un monstre de l'histoire romaine, que l'archéologie gentilice ne valorise pas ; son cas diffère de celui des grands ancêtres « amplifiés » chez Tite-Live ou chez Denys. La langue, et surtout la « rhétorique », de Pline l'Ancien a inspiré une brève synthèse à A. MOURE CASAS (p. 611 s.), axée sur les techniques de « captation » et les ornements narratifs (les *exempla*) — éléments importants dans la constitution d'une littérature scientifique, à partir de Vitruve. Aux deux extrémités de la chronologie, on appréciera l'article de A. LÓPEZ et A. POCIÑA sur l'*Atellana* (p. 563 s.) : ses types, son répertoire (les titres, p. 575), ses auteurs — excellent « bréviaire », très classique —, ainsi que l'étude de P. GARCÍA RUÍZ sur la *gratiarum actio* de Mamertinus : la *laudatio principis* permet à l'auteur d'expliciter, au-delà de la conjoncture historique (image de Julien), les lois du panégyrique. La dimension historiographique et politique de la littérature étant privilégiée dans le recueil, on lira avec plaisir l'analyse de la romanophilie de Plutarque, qui se compose avec la religion du génie grec et de son élitisme : les textes bien connus des *Moralia* sont confrontés minutieusement avec la *Vita Crassi* (M.G. ANGELLI MARTINELLI, p. 211 s.) ; dans une bibliographie assez riche et dominée, on regrette l'absence des contributions essentielles d'*Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*.

Il était normal que la « romanisation » et la « latinisation » de la Péninsule Ibérique fussent un axe majeur des Actes.

L'archéologie de la plus ancienne des provinces romaines d'Occident est rarement dissociée des témoignages littéraires. Le problème des « trophées » d'Auguste est décrit dans toute son ampleur par F.J. FERNÁNDEZ NIETO (p. 43 s.), en liaison avec l'ensemble de la « pacification » augustéenne certes, mais avec une focalisation réussie sur « l'Hispania extrema » : le mythe d'Alexandre sous-tend l'entreprise de mémoire. Naturellement le texte célèbre de *NH*, III.30 sur la collation du *Latium* (au sens juridique) à tous les municipes d'Espagne suscite un commentaire juridique précis, et des rapprochements féconds avec le corpus des lois municipales de la

Péninsule (J. Andreu Pintado, p. 187 s. : voir les notes bibliographiques exhaustives des pp. 190-191). Aussi bien la notion de *prouincia*, juridique et géographique, a-t-elle été explorée minutieusement, de la République à l'Empire, par F. Martín (p. 593 s.) : la romanisation de l'Espagne est très bien réinsérée dans le processus de droit public.

La romanisation inspire des monographies « localisées » qui s'insèrent dans l'historiographie générale. Ainsi la prosopographie du sénateur d'Hispalis Fabius Julianus, qui s'éclaire par la mise en valeur économique de la Bétique romaine, notamment par la production et les circuits commerciaux de l'huile d'olive (G. Chic García, p. 381 s.) : riche apport de l'épigraphie régionale. Celle-ci, dans ses avatars même, occupe une place importante dans le recueil. Tel est le cas dans la riche monographie consacrée par A.M. Canto au « procurateur » impérial Saturninus de Mérida : à partir de l'*ex voto* du *Lucus Augusti*, la connexion du culte impérial avec les dévotions provinciales (le *Frugifer* Saturne-Chronos) et avec le panthéon national (tableau, p. 311) est très bien mise en valeur. Le processus de romanisation, et d'uniformisation religieuse, n'exclut nullement la survie, en Espagne tout comme en Afrique, des déités « indigènes », mais surtout en milieu germanique et celte (U. M. Liertz, p. 553 s.). L'histoire religieuse est du reste traitée dans une perspective plus ample par Y. Le Bohec (la « religion » de César, p. 543 s.) et par R. Ardevan y Ch. Crasiun (pour la lointaine Dacie, p. 227 s.). Mais la dimension ibérique de la religion, dans le recueil, reste dominante : ainsi pour la riche collation des inscriptions funéraires des Augustales de Bétique (A.A. Jordán, p. 531 s.), pour deux inscriptions qualifiées d'*alienae*, trouvées à Valence (p. 397-401), ou pour la piquante démystification de trois inscriptions de l'Ampurdan, inspirées par « le patriotisme de clocher » (X. Espluga, p. 423 s.). Dans le domaine de l'épigraphie et de l'iconographie funéraire, qui illustrent les croyances d'outre-tombe dans le monde romain, il convient encore de signaler la belle contribution de J.M. Blázquez, *Estela Hispano-Romana con aguila* (p. 263 s.) : le motif iconographique et le symbolisme de l'aigle sont très judicieusement mis en relation avec la divinisation des souverains, Claude et Antonin, mais aussi avec les espérances des humbles, soldats ou martyrs ; manque peut-être la référence au texte fondamental d'Hérodien sur l'apothéose impériale, et, dans les documents (p. 272-276), l'aigle du Capitole de Dougga.

Il est impossible de rendre compte de la totalité de ces Actes, sinon pour souligner qu'aucune communication ou « collaboracion », même brève, n'est indifférente, ou superflue.

La politique impériale, l'économie, la religion, dans tout le recueil sont considérées du point de vue de la romanisation. C'est ce qui justifiera un léger regret : que la « romanisation » n'ait pas suscité plus de contributions sur la littérature hispano-romaine, des Sénèques à Columelle, à Pomponius Mela, à Martial et à Isidore de Séville.

Jean-Marie André.

Semanas de estudios romanos, Vol. XII, 'In Memoriam Gioia Conta' : Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, 2004, 270 pages.

Le volume XII de ce séminaire est consacré à la mémoire de Gioia Conta, à laquelle U. Laffi rend hommage. La regrettée latiniste a consacré, dans le recueil, deux articles : — aux diverses formes de la « géographie historique » (p. 19 s.), ou plus exactement, à la connexion de la géographie avec les sciences humaines, dans le

sillage d'Aristote, et jusqu'à Strabon (le propos reste assez théorique, et ne traite pas la géographie historique au sens strict, l'histoire des géomorphes liée à l'histoire de la « civilisation ») ; — à un très bon précis de cartographie antique (p. 31 s.), du pharaon Sésotris cité par Hérodote, à la Tabula Peutegeriana ; elle fait l'objet d'un article spécifique (p. 41 s.) ; l'auteur néglige un peu, parmi les vignettes, celles qui illustrent le thermalisme italien, gallo-romain et africain.

Les conférences nouvelles débutent avec une longue contribution sur « Piratería, Política y Comercio en una Roma Republicana » (p. 61 s.). L'historique de la tradition maritime de Rome met l'accent sur les guerres puniques, pour la domination de la Méditerranée occidentale, mais la partie la plus intéressante de l'article concerne le contrôle politique et commercial de l'Orient, de l'Egypte à l'Asie Mineure, et le sens des interventions romaines, au nom de la « liberté des mers », contre la piraterie illyrienne, puis cilicienne (une abondante bibliographie). Suivra une contribution du N. Cruz B. sur « la guerre civile dans l'*Énéide* » (p. 77 s.) : il est un peu paradoxal de plaquer, sur les conflits interethniques du Latium primitif, narrés par le chant VII, le terme de « guerre civile » ; les interférences avec l'actualité sont un peu majorées, avec le *Bellum Ciuile*, avec les *Res Gestae* ; manquent des références textuelles précises, par ex. *RG*. III et XXXIV ; mais il est évident que les allusions au *furor* guerrier de l'épopée renvoient l'image des violences contemporaines : il conviendrait d'insister sur le thème de la *Discordia demens d'En*. VI. 280.

Parmi les autres apports du recueil, on signalera encore l'historique du « sport grec à Rome » (p. 105 s.), riche de témoignages littéraires et historiographiques, et bien informé ; reste que le tournant augustéen, précédant la mutation radicale des époques néronienne et flavienne, pourrait être mieux cerné : et les *RG*, XXII ? Le procès « moral » fait à l'athlétisme grec est bien explicité, mais il convient de ne pas sous-estimer les objections médicales, d'Hippocrate à Aristote et au corpus scientifique latin, de Celse à Caelius Aurélien. Une réflexion sur la méthodologie de l'histoire romaine et les documents de la « mémoire perdue » du Haut-Empire analyse « l'historiographie prétacitéenne » (M.A. Guia, p. 143 s.). Appuyée sur une bibliographie complète, qui ne renouvelle pas considérablement un domaine très exploré (note 8, p. 145), l'auteur traite, à partir d'un texte bien connu d'*Ann*., III.19, les diverses sources, sénatus-consultes, divers *acta*, archives publiques, plus ou moins tronqués par les destructions, voire manipulés ou falsifiés ; les *rumores* ne sont pas oubliés, mais les *commentarii principales* sont mal cernés : n'éclairent-ils pas les *occulta mandata* ? Il faut encore signaler, dans un recueil riche et varié, l'analyse sociologique de la « cuisine romaine », étayée par un très bon dépouillement des satires de Juvénal, — une exploration de la notion d'Europe comme réalité politique libérée de la théologie païenne dans l'historiographie et la géographie de l'Empire (A. Bancalari Molina, p. 165 s.). On relèvera encore une bonne contribution portugaise (F. Marshall, p. 185 s.) sur les controverses de la « réaction païenne » autour de l'autel de la Victoire, et la « résistance à la christianisation » ; dans le même secteur, M.E. Paretti de Canessa scrute le panégyrique de Pacatus comme document éclairant sur la politique de Théodose à l'égard de l' « aristocratie païenne » : les valeurs de l'armorial et l'arétologie traditionnelle sont confrontés avec les thèmes majeurs du panégyrique.

Ce recueil de qualité, dans sa diversité linguistique, illustre bien la vitalité des « études romaines » en Amérique latine.

Jean-Marie André.

Carcer II. Prison et privation de liberté dans l'empire romain et l'Occident médiéval. Actes du colloque de Strasbourg (1er et 2 décembre 2000) édités par Cécile Bertrand-Dagenbach, Alain Chauvot, Jean-Marie Salamito et Denyse Vaillancourt : Paris, De Boccard, 2004, 292 pages.

Ce volume, qui fait suite à une première publication de 1999 (voir *R.É.L.*, 81, 2003, p. 423), prolonge, pour la période tardive, les analyses sur la prison ; comme dans le volume précédent se mêlent données juridiques et historiques ainsi que l'analyse d'œuvres littéraires. L'ensemble est divisé en trois parties : « Formes juridiques et lieux d'enfermement », « Vivre, souffrir, penser en prison » « Christianisme et emprisonnement ». Les questions de droit pénal ont une place importante. B. Santalucia (p. 9-19) s'interroge sur la situation des *deportati in insulam*, en montrant l'émergence de la *deportatio* en tant que peine : un régime plus sévère est d'abord créé avec Auguste, qui fixe un lieu de résidence aux exilés ; Tibère intervient à son tour, les prive de leurs biens et pose ainsi les bases de la *deportatio* qui va devenir une peine autonome. H. Huntzinger (p. 21-31) s'interroge sur l'incarcération et les travaux forcés. A. Lovato (p. 71-92) analyse la Novelle 134 de Justinien. L'enquête s'étend jusqu'à l'Egypte avec A. Marcone (p. 41-52) et même jusqu'aux prisons de l'Empire sassanide avec G. Traina (p. 93-108). L'extension chronologique n'est pas moindre : B. Morel (151-168) étudie la prison au Moyen Âge. Les réalités de l'enfermement ne sont pas oubliées : P. Pavon (p. 110-122) souligne les souffrances des prisonniers. La littérature figure en bonne place ; A. Chauvot (p. 33-40) s'attache à Ammien Marcellin, qui décrit surtout des prisonniers enchaînés, dégradés et traînés en convoi. M. Matter (p. 53-69) traite de Libanios ; E. Wolff (p. 123-128) montre comment Dracontius offre une peinture de l'emprisonnement peu réaliste où se marque l'influence d'Ovide ; V. Zarini (p. 129-141) examine la question de la captivité physique et morale dans la *Consolation de la Philosophie* de Boèce ; C. Bertrand-Dagenbach (p. 143-149) s'interroge sur la liberté dans la prison. La dernière partie est consacrée au christianisme : Y. Rivière (p. 201-241) pose la question de l'influence de la législation chrétienne dans les textes législatifs des empereurs chrétiens, V. Neri (p. 243-255) traite de l'église et de la prison. Plus précisément, J.-M. Prieur (p. 185-200) analyse les Actes apocryphes des Apôtres ; J.-M. Salamito (p. 171-183) s'interroge sur l'expérience carcérale de l'apôtre Paul et la question de la souffrance chrétienne. Dans leur variété, ces diverses communications montrent donc la richesse et l'importance de ce thème et complètent heureusement le précédent volume.

Michèle Ducos.

Itinerari e itineranti attraverso le Alpi dall Antichità all' Alto Medioevo (*Trento, 15-16 ottobre 2005*), édit. L. de Finis, repris de *Studi Trentini di Scienze Storiche*, IV, 2005, p. 775-947 : Trente, 2005, 181 pages.

On pourrait penser, à un premier examen, que cet ouvrage s'inscrit dans un cadre banal, celui qui définit beaucoup d'études régionales : des universitaires du versant sud des Alpes unissent leurs efforts pour mieux connaître la région dans laquelle ils vivent. Et, dans ce cas, c'est la partie orientale de cette montagne qui serait surtout concernée. En réalité, ce congrès aborde paradoxalement une problématique large à partir d'une thématique étroite ; il traite certes d'une petite partie de l'empire romain, mais en privilégiant la question des voyages et des voyageurs (là-dessus, il faut renvoyer à deux ouvrages importants : L. Casson, *Travel in the*

Ancient World : Londres, 1974, 384 p. ; M.-F. Baslez et J.-M. André, *Voyager dans l'Antiquité* : Paris, 1993, 594 p.). Le lecteur ira d'abord à des généralités sur le versant méridional des Alpes, sur les routes et le *portorium* ; elles lui sont fournies par A. Baroni, qui donne en outre une abondante bibliographie sur le sujet (p. 827-840). Un domaine plus limité est abordé par G. Ciurletti (p. 783-799) qui commence toutefois, également, par des généralités : les Alpes formaient « un ensemble territorial pénétrable » et des groupes de chasseurs y sont attestés dès le Mésolithique (ici, IX^e^-VII^e^ millénaires avant notre ère). Il s'attache ensuite plus précisément à la *regio Atesina*, à la vallée de l'Adige entre Vérone et Trente, au lac de Garde et à la *uia Claudia Augusta* qui permit, dès le règne de Claude, de rejoindre commodément Augsbourg et le Danube. Nous passons ensuite à un domaine géographique encore plus limité avec l'étude de deux archéologues, L. Dal Ri et G. Rizzi (p. 801-818) ; ils décrivent l'aspect des voies romaines dans la partie centrale du haut Adige, dans la Val Pusteria et dans la vallée de Bressanone où le niveau romain repose sur un niveau de l'Âge du Fer, et les établissements qui les bordent. C'est une tout autre approche que propose F. Boldrer (p. 841-850). Elle commente en effet un poème pseudo ovidien, la *Consolatio ad Liuiam*, et deux odes d'Horace (IV) ; ce dossier permet d'étudier le trajet qu'emprunta Drusus à travers les Alpes, à travers le pays des Rètes et des Vindéliciens, en 15 avant J.-C. Tous ces travaux représentent une pierre non négligeable apportée à une construction, la connaissance des déplacements dans l'Antiquité. Et ce n'est pas tout car, évidemment, les routes traversent des régions et des villes. Deux articles abordent cet aspect du problème. C. Letta (p. 851-866) s'est intéressé aux Alpes Cottiennes. Suse était déjà une vraie ville, dit-il, au temps d'Auguste ; il aimerait toutefois savoir depuis quand elle avait pris cet aspect. Ce savant commente ensuite une inscription qui fait connaître un affranchi du roi Cottius (*C.I.L.*, V, 7262) et il aborde le statut d'Aoste à partir d'un autre texte (*Inscr. Ital.*, XI, 1, 40). Enfin, M. S. Bassignano (p. 819-825) se penche sur le statut et les institutions de *Tridentum*, municipe sans doute dès la période 49 à 42/41 avant J.-C. ; elle présente notamment la *Tabula Clesiana* qui date du 15 mars 46 après J.-C. Nous mentionnerons, sans nous y attarder, quatre études qui intéressent l'Antiquité Tardive et les siècles qui l'ont suivie. L'article de G. Albertoni (p. 867-878) traite des origines chrétiennes dans la région. Celui qui est dû à G. Granello (p. 879-888) est consacré aux Goths et aux Lombards et celui d'E. Cavada (p. 889-913) à des établissements divers et tardifs. Enfin, les amis de Silius Italicus risquent d'être déçus s'ils attendent des révélations sur leur auteur préféré ; G. Moretti (p. 915-947) aborde bien cet auteur, et elle en donne des passages, mais elle recherche surtout l'influence qu'il a pu avoir sur les peintres jusqu'au XVIII^e^ siècle, ce qui, au demeurant, n'est pas déplaisant. Au terme de ce voyage dans les Alpes du sud, nous constaterons que ce petit livre n'est pas négligeable, même si la diversité des travaux peut dérouter tel ou tel chercheur ; les historiens de l'Antiquité y trouveront toutefois leur compte.

Yann Le Bohec.

Il viaggio nella letteratura occidentale tra mito e simbolo, a cura di Antonio Gargano e Marisa Squillante : Napoli, Liguori ed., 2005, 212 pages.

Ce volume constitue les Actes d'un colloque qui s'est tenu en mai 2004 à l'Université Frédéric II de Naples et dont les organisateurs furent la latiniste M. Squillante et le comparatiste A. Gargano, qui on ont conjointement rédigé la préface — une préface à vrai dire passablement absconse, dont la lecture ne doit

toutefois pas décourager le lecteur. Il réunit douze communications, dont seules les cinq premières sont relatives à la littérature latine, les autres (que nous laisserons ici de côté) concernant les littératures médiévale, moderne et contemporaine. L'idée de base qui sous-tend l'ensemble de ces études est que le thème du voyage apparaît comme une constante de la littérature universelle, du fait que la création littéraire se présente elle-même comme un voyage et l'écrivain comme un voyageur navigant à travers l'immense océan de la littérature, tout comme son texte naviguera ensuite de l'auteur aux lecteurs. Peu importe au demeurant. Reste un fait assez incontestable : c'est que, en vertu de l'intertextualité qui est le fondement même de la littérature, tout récit de voyage renvoie, implicitement ou explicitement, aux autres récits du même type, à commencer par le récit archétypal qu'est l'*Odyssée*. C'est donc dans cette perspective que chacun d'entre eux doit être lu, et c'est cette approche qui fait l'originalité des cinq articles concernant la littérature latine, à travers laquelle le lecteur est ainsi convié à voyager à son tour, depuis Plaute jusqu'à Sidoine Apollinaire. Le premier, qui a pour auteur Giancarlo Mazzoli et pour titre *Il viaggio da tre soldi : realismo e fantasia odeporica nel* Trinummus *plautino, vv. 820-1007)*, est un commentaire extrêmement fouillé des deux premières scènes de « l' acte IV » de la pièce, où se succèdent l'évocation du voyage maritime (réel) effectué par Charmidès et du périple (imaginaire) que le Sycophante affirme avoir accompli. Dans le second, dû à Giovanna Garbarino et intitulé *Viaggi in capo al mondo da Catullo a Seneca*, est étudié le *topos* poétique et fantastique du voyage au bout du monde, inauguré par Catulle dans son *Carmen* 11 avant d'être repris par Horace dans *Epodes* 1 et *Odes* 2, 6, puis par Properce dans *Elégies* 1, 6, par Albinovanus Pedo dans un fragment opportunément transmis pas Sénèque le Père, enfin par Sénèque dans le second chœur de *Médée*, consacré au voyage des Argonautes. Le troisième, dont l'auteur est Giuseppe Gilberto Biondi et le titre *Allotropi (politici) del viaggio*, analyse de manière très originale d'abord le « voyage à Brindes » d'Horace, dans lequel il propose de voir « un voyage (politique) sans *epos* (et sans dieux) » en même temps qu'une parodie des périples homériques, ensuite les vers 290 sq. d'*Enéide* 3, relatant la navigation du héros de Troie à Carthage et dominé par le double thème du *nostos* et de l'exil — un exil qui serait non seulement celui d'Enée, mais aussi celui de Virgile, l'auteur mettant ici en lumière de façon convaincante une intertextualité inattendue entre le texte de l'épopée et celui de la première *Bucolique*. C'est à un autre exil, celui d'Ovide, qu'Aldo Luisi consacre la longue étude qui a pour titre *Brindisi-Tomi : la navigazione difficile di Ovidio*, et qui comporte quatre sous-chapitres, portant respectivement sur la première partie du voyage (de Brindisi à Corinthe), la seconde partie (de Corinthe aux rives de la Mer Noire), le site et la cité de Tomes, enfin les populations environnantes, l'ensemble de cette longue étude faisant bien apparaître la dialectique du réel et de l'imaginaire qui caractérise les textes « géographiques » des *Tristes* et des *Pontiques*. Le cinquième article nous fait atteindre, en une ultime étape de ce voyage littéraire, l'Antiquité tardive, avec une étude de Luigi Piacente intitulée *Il viaggio con Sidonio Apollinare*, confrontant le « voyage idéal » que le poète gallo-romain fait accomplir à son livre dans son *Carmen* 24, le dernier du recueil, et le voyage réel (de Lyon à Ravenne) accompli par Sidoine lui-même et relaté dans sa *Correspondance*. Naturellement, d'autres voyages auraient pu être pris en compte, mais de l'ensemble de ces études nous dirons seulement que, tout en donnant parfois dans la subtilité, elles sont remarquables tant par leur rigueur philologique que par la modernité d'approche dont font preuve leurs auteurs, qui ont su « revisiter » de manière originale les textes retenus par eux.

René Martin.

Le législateur et la loi dans l'Antiquité. Hommage à Françoise Ruzé, Actes du colloque de Caen, 15-17 mai 2003, édités par Pierre Sineux : Caen, Presses Universitaires, 2005, 262 pages.

Issu des actes d'un colloque en hommage à Françoise Ruzé, cet ouvrage porte sur un sujet précis : le législateur et la loi. Trois thèmes ont été retenus : penser la loi, qui concerne le sens de la législation ; écrire et dire la loi, qui concerne la forme de la législation et son autorité ; le législateur, le magistrat et le prince. Les articles ont principalement pour objet le droit grec avec quelques détours dans le monde babylonien, étudié par D. Charpin (p. 93-107), ou le monde romain. Certains posent des problèmes très précis : M.-C. Amouretti (p. 139-148) s'intéresse aux rapports entre les textes juridiques et l'archéologie en examinant la vie agricole ; P. Ellinger (p. 49-61) évoque la peste et le trouble « en marge des lois chantées ». D'autres contributions portent sur des questions bien plus larges : A. Fouchard (p. 13-25) propose une réflexion générale sur le travail du législateur et l'autorité de la loi dans le monde grec. G. Camassa (p. 29-36) examine le changement des lois. J.-M. Bertrand (p. 77- 89) se pose la question de la rétroactivité des lois et s'interroge sur le législateur qui risque par ses lois d'introduire le crime dans la cité, question fondamentale qui est évoquée par Platon mais qui a aussi retenu l'attention de Cicéron et de Sénèque. Les références aux *Lois* de Platon sont nombreuses ; et M. Piérart (p. 37-48) souligne l'originalité du traité. N. Birgalias (p. 63-75) étudie le *nomos* chez Hérodote et Thucydide. La question de l'oralité et de l'écriture est posée à plusieurs reprises : par J. Velissaropoulos-Karakostas à propos de la grande *rhétra* de Sparte où se mêlent tradition orale, écriture et innovation (p. 109-118) et par M. Gagarin au sujet de la loi de Dracon sur l'homicide (p. 119-126). A. Helmis (p. 127-137) examine les décrets de fondation des cités coloniales en montrant que les textes législatifs les plus anciens règlent seulement les questions relatives à l'occupation du sol et les relations avec la métropole mais les dispostions concernant le gouvernement de la nouvelle cité ou ses règles de droit ne sont par mises par écrit. Les législateurs figurent en bonne place dans cet ensemble : F. Ruzé (p. 151-160) examine les réformes de Lycurgue en les rapprochant de la tradition concernant d'autres législateurs ; A. Tourraix (p. 161-168) étudie le cas de Déiocès, souverain mède cité par Hérodote ; L.-M. L'Homme-Wéry (p. 169-185) s'attache à la loi dans la pensée politique de Solon ; P. Brun (p. 187-199) à l'activité législative de Lycurgue à Athène, à la fin du IV^e^ siècle. Le monde romain n'est pas laissé de côté : Ph. Moreau (p. 202-213) étudie le retrait des *rogationes* comme forme d'amendement à des projets de loi, qui sont par la suite présentés à nouveau sous une forme nouvelle ; E. Deniaux (p. 215-223) analyse les lois proposées par Antoine en 44 av. J.-C. ; S. Benoist (p. 225-240) examine les rapports entre le prince, *magister legum* et les lois. H. Péroz (p. 243-251) envisage de façon générale la codification de « Rome à Bruxelles ». Ainsi ce volume d'une grande richesse contient bien des aperçus originaux et stimulants et ne peut manquer de susciter l'intérêt de tous ceux qui s'intéressent au droit et à la réflexion sur le droit.

Michèle Ducos.

Studies in Latin Literature and Roman History XII, edited by Carl Deroux, Collection Latomus, volume 287 : Bruxelles, éditions Latomus, 2005, 496 pages.

Depuis trente ans cette année, notre collègue Carl Deroux fait paraître tous les trois ans, avec une belle régularité, un volume de quelque 500 pages, semblable à un

recueil de « Mélanges » et contenant une trentaine d'articles, tous en langue anglaise, consacrés aux aspects les plus divers des lettres latines et de l'histoire romaine depuis les origines jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident, dont les auteurs, universitaires de nationalités elles-mêmes diverses, sont issus des cinq parties du monde. Voici paru le douzième volume de la série, dont il ne saurait évidemment être question, vu la variété des sujets traités, d'examiner en détail le contenu. On se bornera donc, comme il est d'usage pour les Mélanges, d'en donner, sans commentaire, les titres avec le nom et l'origine de chaque auteur.

— Alexandr Kopiev (Helsinki, Finlande), « Exploring the Tripartite Archetype in the Historical Tradition of Archaic Rome » (p. 5-47).
— Danijel Dzino (Adelaide, Australie), « Late Republican Illyrian Policy of Rome 167-60 BC : the Bifocal Approach » (p. 48-73).
— Neil Adkin (Nebraska, USA), « Some Additions to Maltby's *Lexicon of Ancient Latin Etymologies* » (à suivre) (p. 74-96).
— Evangelos Karakasis (Ioannina, Grèce), « *Totum ut te faciant, Fabulle, nasum* : Catullus' XIII reconsidered » (p. 97-114).
— Rex Stem (Baton Rouge, USA), « Nepos' *Atticus* as a Biography of Friendship » (p. 115-129).
— H. Akbar Khan (Nottingham, Angleterre), « Surface and Substance : a Reading of Horace, *Odes* I, 8 » (p. 130- 162).
— Christopher J. Simpson (Ontario, Canada), « The *Fasces* and the 'Custom of Alternation'. Retrojection not Restoration ? » (p. 163-172).
— Raymond Cormier (Farmville, USA), « Who bears the Golden Bough before Charon ? (*Aeneid* VI, 405-407) — A Correction » (p. 173-184).
— Lee Fratantuono (Dallas, USA), « *Posse putes* :Virgil's Camilla and Ovid's Atalanta » (p. 185-193).
— Michael Berry (Tasmania, Australie), « Propertian Ambiguity and the Elegiac Alibi » (p. 194-213).
— Francis Cairns (Florida, USA), « The Triumphal Motif of Propertius III, 4, 17-18 and his Political Associations : Sculptural and Numismatic Evidence » (p. 214-218).
— John Marincola (Florida, USA), « Marcellus at Syracuse (Livy XXV, 24, 11-15 : a Historian Reflects » (p. 219-220).
— B. T. Reeves and P. Murgatroyd (Hamiton, Canada), « Europa in Ovid's *Fasti* » (p. 230-233).
— Samuel J. Huskey (Oklahoma, USA), « *Quaerenti plura legendum* : Ovid on the Necessity of Reading (*Tristia* III, 1, 21-22) » (p. 234-249).
— Kinuko Hasegawa (Nottingham, Angleterre), « The *collegia domestica* in the Elite Roman Households : the Evidence of Domestic Funeral Clubs for Slaves and Freedmen » (p. 250-266).
— Bronwen L. Wickkiser (Minnesota, USA), « Augustus, Apollo and Ailing Rome : Images of Augustus as a Healer of State » (p. 267-289).
— Bridget Buxton and Robert Hannah (Auckland, Nouvelle Zélande), « *OGIS* 458, the Augustan Calendar, and the Succession » (p. 290-306).
— Barry Baldwin (Calgary, Canada), « Nero the Poet » (p. 307-318).
— Brent Halvonik (Alabama, USA), « The *Ethos* of *Vrbanitas* in the *Satyricon* » (p. 319-323).
— Clive Chandler (Cape Town, Afrique du Sud), « First Impressions : Eschatological Allusion in Petronius, *Satyrica* 28-29 » (p. 324-333).
— Riemer A. Faber (Waterloo, Canada), « The Adaptation of Apostrophe in Lucan's *Bellum Ciuile* » (p. 334-343).

— Mario Erasmo (Georgia, USA), « Mourning Pompey : Lucan and the Poetics of Death Rituals » (p. 344-360).
— Yosef Z. Liebersohn (Ramat Gan, Israel), « Seneca, Philosophia Medicus. *De Constantia Sapientis* : a Proposed Interpretation » (p. 361-394).
— Spyridon Tzounakas (Nicosia, Chypre), « Echoes of Lucan in Tacitus : the *Cohortationes* of Pompey and Calgacus » (p. 395-413).
— Victoria E. Pagan (Wisconsin, USA), « The Pannonian Revolt in the *Annals* of Tacitus » (p. 414-422).
— Alison B. Griffith (Canterbury, Nouvelle Zélande), « Slander Thy Neighbour(s) : Mithraism's Escape from Invective *ad corpora* » (p. 423-432).
— Geoffrey D. Dunn (Virginia, Australia), « Mavilus of Hadrumetum, African Proconsuls and Mediaeval Martyrologies » (p. 433- 446).
— John Stephan Edwards (Colorado, USA), « The *Carmina* of Publilius Optatianus Porphyrius and the Creative Process » (p. 447-466).
— Maijastina Kahlos (Helsinki, Finlande), « *Pompa Diaboli* : The Grey Area of Urban Festivals in the Fourth and Fifth Centuries » (p. 457-483).
— enfin Carl Deroux lui-même, « The Allusion by Anthimus the Physician to the Cauterisation of Horses (*De obseruatione ciborum*, praef., p. 3, 1, 6-8 Liechtenhan) » (484-493).

On peut évidemment regretter l'absence d'unité thématique et le caractère très disparate d'un tel recueil. Mais le lecteur français y découvrira avec intérêt les noms de nombreux collègues étrangers, peu familiers de nos revues, et constatera du même coup que les recherches dans le domaine des études latines connaissent aux quatre coins du monde une vitalité dont on ne peut que se réjouir. Il faut donc remercier et féliciter Carl Deroux de nous en apporter si régulièrement la preuve.

René Martin.

Dieu(x) et Hommes. Histoire et iconographie des sociétés païennes et chrétiennes de l'Antiquité à nos jours. Mélanges en l'honneur de Françoise Thelamon. Textes réunis par Sylvie Crogiez-Pétrequin : Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2005, 686 pages.

Afférents aux trois domaines de recherche privilégiés de la dédicataire — christianisme et auteurs chrétiens, sociabilités et lecture des images —, les mélanges en l'honneur de Françoise Thelamon *Dieu(x) et Hommes* réunissent, à l'initiative de Sylvie Crogiez-Pétrequin, quarante-quatre études sur l'ensemble des pratiques rituelles (ou assimilées) et des rapports entre les individus et leurs dieux au sein des sociétés humaines depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Et de fait, le volume s'ouvre par une analyse — due à Marie-Françoise Baslez — de la culture biblique des milieux paléochrétiens — aussi bien de celle, savante, des intellectuels versés en théologie, que de celle, plus populaire, des communautés ecclésiales de base. Suit un essai d'investigation de Bernard Pouderon sur la constitution d'un corpus des œuvres de Justin mêlant des écrits authentiques de l'apologiste grec à des pseudépigraphes intégrés délibérément ou accidentellement. Avec la contribution de Jean-Michel Poinsotte, c'est le premier témoin de la poésie chrétienne naissante qui fait l'objet d'une enquête historico-littéraire : Commodien, tenu par son biographe pour un contemporain de Cyprien. L'article de Françoise Prévot introduit le lecteur dans le champ de l'épigraphie funéraire, puisqu'il propose une nouvelle interprétation de l'épitaphe trouvée en 1954 à

Salone (capitale de la Dalmatie romaine) et qui comporte une formule d'imprécation contre les violateurs de sépulture. Nicole Belayche s'interroge sur la réalité de la prostitution sacrée et de son interdiction par Constantin au sanctuaire d'Héliopolis (Baalbek). Jean Bouffartigue examine l'utilisation polémique par l'empereur Julien de la doctrine des dieux ethnarques (distincts du dieu suprême et universel) contre la notion judéo-chrétienne de peuple élu. Pierre Maraval confirme la justesse d'une localisation déjà ancienne des ermitages de Basile de Césarée et de sa sœur Macrine. Quant à Annick Martin, elle entreprend une réhabilitation de deux historiens ecclésiastiques dont les œuvres étaient tombées dans le discrédit : Rufin d'Aquilée et Théodoret de Cyr. De son côté, Luce Pietri s'attache à commenter un passage des *Dialogues* de Sulpice Sévère relatif à un épisode douloureux de la vie de saint Martin — celui des injures vomies contre l'évêque de Tours par le prêtre Brice. Pour sa part, Yves-Marie Duval s'intéresse aux traductions latines des œuvres tant exégétiques qu'homilétiques d'Origène par Rufin et son ami Jérôme. L'évocation de la haute figure du stylite Syméon l'Ancien — devenue un enjeu crucial des controverses christologiques en Orient aux v^e^ et vi^e^ siècles — nourrit le *testimonium amicitiae* apporté à Françoise Thelamon par Emmanuel Soler. L'hommage d'estime offert par Jean-Pierre Callu consiste dans l'établissement du texte et dans la traduction de plusieurs fragments de panégyriques méconnus — prolégomènes à l'identification annoncée de leur auteur. L'étude sociale et religieuse conduite par Jean-Pierre Leguay sur le peuple suève — depuis son installation dans les provinces hispaniques en 409 jusqu'à sa liquidation un siècle plus tard — permet de découvrir un aspect longtemps ignoré de la christianisation de l'Espagne. Les recherches de Catherine Vincent sur les confréries médiévales (et notamment sur celle de Notre-Dame de Poitiers) révèlent que ces associations pieuses de laïcs — qui exercent des activités essentiellement liturgiques pour le salut de leurs membres — sont guidées aussi par d'incontestables préoccupations pastorales. Cette partie de l'ouvrage se termine par le portrait dû à Loïc Vadelorge d'un intellectuel catholique provincial de l'entre-deux-guerres : le journaliste René-Gustave Nobécourt — cheville ouvrière du *Journal de Rouen* et créateur de la chronique hebdomadaire « Vie littéraire » consacrée notamment à des comptes rendus de grands textes catholiques contemporains telles *La défense de l'Occident* d'Henri Massis, *Notre inquiétude* de Daniel-Rops ou *L'imposture* de Georges Bernanos.

La deuxième section regroupe une série d'écrits traitant de la sociabilité (notion que M^me^ Thelamon définit comme « la douceur d'être inclus » : cf. p. 19). C'est ainsi que l'attention de Françoise Ruzé s'est portée sur la pratique spartiate du συσσίτιον — originellement repas de soldats lié à l'organisation militaire de base et devenu peu à peu une habitude citoyenne où la sobriété était la règle et la fantaisie l'exception. Le mythe de Tantale (roi de Lydie ou de Phrygie, sacrificateur de son propre fils qu'il servit aux dieux lors d'un festin et condamné à subir aux Enfers une faim et une soif éternelles), celui de Phinée (roi devin de Thrace, rendu aveugle par Zeus pour avoir révélé aux hommes les intentions des dieux et surtout affligé de Harpyes qui lui dérobaient sa nourriture ou la souillaient à mesure qu'il tentait de manger) ainsi que celui d'Erysichthon (prince des Pélasges, frappé d'une faim dévorante par Déméter dont il avait coupé un bois sacré) fournissent trois exemples célèbres de comportements alimentaires déviants dont Pauline Schmitt-Pantel propose une interprétation sociologique et éthique. Historiennes dans l'âme, Nadine Bernard et Sylvie Le Bohec-Bouhet s'attachent à rassembler une documentation démonstrative — la première sur la citoyenneté féminine en Grèce centrale aux temps hellénistiques, la seconde sur les activités philanthropiques des reines de Macédoine à la même époque. Autre reine dont le rôle politique a donné lieu à une réévaluation (en l'espèce par Claude Briand-Ponsart) : la Carthaginoise

Sophonisbe, épouse successivement du roi numide Syphax et de son rival Massinissa, et qui préféra le suicide à l'humiliation de la défaite face aux Romains. Parmi les formes traditionnelles de la bienfaisance publique dans le monde romain, on trouve les spectacles, et plus particulièrement les combats de gladiateurs — rituels visant à créer l'unanimité sociale, comme le vérifie Élisabeth Deniaux à partir de témoignages épigraphiques recueillis sur le territoire de l'actuelle Albanie. S'ajoutent encore un dossier réalisé par Arnaud Suspène (sur la base d'un passage d'Eutrope, *Bréviaire*, 8, 4) et qui concerne la *ciuilitas* de Trajan — telle qu'elle s'exprime dans les rapports personnels de l'empereur avec ses amis à l'occasion de maladies ou de solennités privées — ainsi que l'article de Bernadette Cabouret sur le maintien de la coutume des cadeaux alimentaires faits aux hôtes (*xenia*) dans l'Orient syrien des IV^e^ et V^e^ siècles. Du reste l'Antiquité tardive est aussi, comme le montre Héloïse Harmoy Durofil, la période de l'histoire de Rome où se développent, autour des officiers supérieurs d'origine barbare tels le Franc Silvanus ou le Vandale Stilicon, des groupes aristocratiques — véritables réseaux de clientèle bien implantés dans les hautes sphères de l'État. Une nouvelle forme de sociabilité — vouée plus spécialement au soin des malades et à l'accueil des étrangers — apparaît avec les *xenodochia*, ces institutions charitables dont Brigitte Beaujard étudie l'essor dans les provinces gauloises du VI^e^ siècle. L'enquête archivistique menée par Aude-Marie Doucet sur les dispositions testamentaires d'une noble dame pisane de la fin du XIII^e^ siècle confirme la dimension résolument caritative de la sociabilité au Moyen Age. De même le mémoire de Jean-Louis Roch sur les processions corporatives aux XIV^e^ et XV^e^ siècles permet d'appréhender l'image de l'ordre social que des élites entendaient imposer. Les recherches de Marc Venard sur l'histoire de la confrérie de la paroisse Saint-Godard de Rouen (du XV^e^ au XVIII^e^ siècles) révèlent les principales métamorphoses d'une association qui prôna d'abord l'entraide spirituelle et matérielle de ses membres, puis le choix d'une vie dévote, enfin la défense identitaire d'une église urbaine. Le tropisme exercé par la sociabilité maçonnique sur les bénédictins mauristes de Normandie ressortit, selon Eric Saunier, à des causes plus religieuses (besoin de ressourcement spirituel) que sociales (lutte contre le paupérisme ambiant). De l'étiologie à la phénoménologie il n'y a qu'un pas, que franchit Alain Becchia — attaché à recenser les lieux et les structures de sociabilité de la ville industrielle d'Elbeuf dans la première moitié du XIX^e^ siècle. Deux essais — l'un de Christine Gaudin-Naslin sur la sociabilité contemporaine dans les cités de banlieue, l'autre de Jean-Claude Vimont sur la sordidité de la vie carcérale en France depuis la Révolution (notamment le non-respect du droit à l'intimité) — servent de conclusion élargie à cette partie centrale des miscellanées.

Le troisième volet du triptyque est consacré à l'analyse des représentations iconographiques dans les différentes sociétés concernées. C'est ainsi qu'il y est question tour à tour d'images de monstres mythologiques sur les vases grecs (François Boudin), du décor d'une lampe de Carnuntum (Pannonie) reproduisant un couple grotesque en train de s'embrasser (Marie-Christine Budischovsky), de la décoration d'une colonne corinthienne découverte à Rouen (Évelyne Poirel), de figurations du dieu *Mars Vltor* dans les collections muséographiques de Rouen (Geneviève Sennequier), de la Tyché de Split en Croatie (Nancy Gauthier), des enduits peints du Château Ganne dans le Calvados (Anne-Marie Flambard Héricher), de la miniature pastorale d'un manuscrit français de la BnF (Lydwine Scordia), d'une gravure espagnole du XVIII^e^ siècle représentant le jugement dernier et de sa signification politique (Pierre Ragon), et enfin de l'invention des actualités cinématographiques par Goebbels au service de la mystique nazie (Olivier Levy-Dumoulin).

Une somme incomparable de réflexions sur les croyances et les idées religieuses, de l'Antiquité à notre temps, et qui se fonde sur l'étude des sources tant littéraires que documentaires.

Yves Lehmann.

José María Blázquez, *El Mediterráneo. Historia, arqueología, religión, arte* : Madrid Cátedra, 2006, 445 pages.

Tous les antiquisants connaissent José María Blázquez, et ils savent qu'il est à l'Espagne ce que fut Pierre Grimal à la France, un maître incontesté et un savant distingué. Dans leur milieu, il passe surtout pour un spécialiste du monde romain, particulièrement intéressé par les mosaïques. Cet ouvrage nous permettra de découvrir de nouvelles facettes de cet historien aux multiples visages qui, cédant à l'aimable sollicitation de ses élèves et de ses collègues, propose dans ce volume un nouveau choix de ses articles. Il donne leur origine aux p. 437-438 mais, dans une courte introduction, il prévient qu'il a effectué une mise à jour de la bibliographie et qu'il a pris en compte les débats qui sont nés depuis la parution de ces travaux.

La matière est divisée en quatre parties. La première partie, sans doute la plus surprenante pour nous, révèle en José María Blázquez un spécialiste du Proche-Orient. Il s'efforce dans tous les cas de mettre en rapport les textes et l'archéologie, ce qui le conduit à critiquer de nombreux récits. Les fouilles de Babylone sont ainsi confrontées aux textes de Diodore et Quinte-Curce. Quand il aborde ensuite l'histoire du peuple hébreu, il y déniche de nombreux mythes en rapprochant les fouilles et la Bible. Le chapitre III, « Más allá de la Biblia », est constitué par une série de paragraphes aux titres réjouissants pour les esprits critiques : l'invention des patriarches, l'invention de la conquête, l'invention des Juges, l'invention du Royaume, l'invention du temple de Salomon et l'invention de la Loi. Comme il fallait s'y attendre, quand on connaît un peu les habitudes de nos amis espagnols, les périodes phénicienne et punique de la péninsule sont étudiées avec soin ; elles se trouvent dans la suite et fin de cette première partie. Un état de la question (en fait : un état des questions) est proposé. La colonisation et le sanctuaire d'Hercule à Gadès viennent ensuite, avant un retour en Orient pour voir comment les cultures iranienne et grecque se sont rencontrées au temps des Achéménides et surtout d'Alexandre le Grand. La deuxième partie est consacrée à la vie religieuse dans la péninsule Ibérique avant la conquête romaine. La mythologie qui y avait cours ressemblait fort, semble-t-il, aux autres mythologies du monde méditerranéen. Un vase représentant des guerriers, trouvé à El Cigarralejo, dans la région de Murcie, avait été commenté jadis et il est repris avec un solide supplément bibliographique car il a suscité de nombreux travaux. On trouve ensuite une liste impressionnante de théonymes, puis un tableau bien complet de la religion des Celtes qui ont vécu dans les Espagnes. Le lecteur arrive à l'époque romaine en abordant la troisième partie. Un premier article aboutit à la critique d'un autre mythe, le mythe de Spartacus. Le chapitre II est consacré à *Astapa*, une ville de la vallée du Guadalquivir, depuis la conquête ; elle est également appelée *Ostippo*, au moins dans les inscriptions. Si cette cité est peu connue en dehors de la péninsule, il n'en va pas de même avec Cordoue, capitale de la province de Bétique, qui est devenue illustre au temps de Néron grâce à Sénèque et Lucain. L'essor des Espagnols dans les hautes sphères du pouvoir est incontestable, et il permit l'arrivée au pouvoir de Trajan qui s'entoura de compatriotes. À l'opposé de la Bétique, le pays des Astures, Cantabres et Vascons se montra moins sensible aux sirènes de la « romanisation ». Il convient

toutefois de nuancer ce propos et l'auteur manifeste une grande subtilité. Puis, au-delà de la « crise du IIIe siècle », il pose la question de l'état des provinces au IVe siècle. Il refuse l'emploi du mot « décadence », il pense qu'il faut parler de « métamorphose », et il note que les pauvres ont souffert de l'évolution générale de la période. L'archéologie est présente dans deux études consacrées à *Baelo* pour l'une, aux fouilles espagnoles du Testaccio pour l'autre. Cette partie se termine par deux mises au point, sur les derniers travaux consacrés à la Maurétanie Tingitane et sur les croyances des *Hispani* concernant l'au-delà. La quatrième partie revient en quelque sorte sur les problèmes abordés dans la première et elle traite des monothéismes. L'auteur commence cette fois par le christianisme : naissance de cette religion à Rome, en Espagne, châtiment promis aux méchants dans les Enfers. Un audacieux parallèle est établi entre Synésios de Cyrène et Hypatie d'Alexandrie qui aurait été assassinée pour des raisons politiques et pas religieuses. L'ouvrage se clôt par une mise au point sur le judaïsme dans la péninsule Ibérique de l'Antiquité Tardive. On nous pardonnera de ne pas nous étendre sur les qualités d'un ouvrage qui, on l'aura compris, devra entrer dans toutes les bonnes bibliothèques.

Yann Le Bohec.

Cahiers de la villa Kérylos, nº 13, Actes du colloque « Tradition classique et modernité » : Paris, De Boccard, 2002.

Ce colloque réunissant des chercheurs de premier plan dans un cadre exceptionnel s'est tenu sous la présidence de Jean Leclant, conservateur de la villa Kérylos, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et sous la direction d'Alain Michel, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Alain Michel précise en ouverture que « la réception des œuvres antiques dans notre littérature moderne » constitue le sujet du colloque. Les modalités, les fins et les résultats de la transmission sont donc envisagés dans ce volume tant du point de vue de l'histoire des textes, de la philosophie, de la poétique que de l'histoire de l'art et de la science. En ouverture, Jean Irigoin évoque les découvertes les plus récentes au sujet de la connaissance et de la pratique de l'écriture en Grèce et montre, de façon fort convaincante, qu'il faut réviser la date traditionnelle communément admise pour la situer environ 700 ans plus tôt. Les techniques les plus modernes d'analyse papyrologique utilisées par les meilleurs spécialistes donnent des résultats impressionnants qu'un cliché photographique illustre à la fin de l'article. Les sources antiques de l'humanisme moderne et de la philosophie contemporaine sont envisagées respectivement par Pierre Magnard et Paul Demont (qui étudie l'influence de la pensée politique grecque ancienne sur la philosophie d'Hannah Arendt). Tant dans le domaine de l'héritage grec que de l'héritage latin, la réception des textes n'est pas univoque : en effet, si la Renaissance aborde parfois les philosophes grecs et notamment Platon de manière ingénue et spontanée, la perspective de Ficin reste très largement académique, tandis que Gémiste Pléthon tente de dépoussiérer la tradition et de retrouver l' « authentique » Platon. Côté latin, il suffit de rappeler les controverses entre Erasme, défenseur des *litterae humaniores*, et Luther, tenant d'un purisme radical, pour comprendre que les polémiques ne furent pas moins vives face aux textes tombés dans le domaine commun de la philologie. Une des caractéristiques de l'humanisme serait donc l'ambiguïté de son rapport à l'Antiquité, ambiguïté dont se montrait parfaitement conscient *l'eruditus* par excellence qu'était Montaigne, à la

fois admirateur et héritier, mais aussi lecteur très critique d'Aristote. Jean-Louis Ferrary et Pierre Laurens mettent en lumière l'importance fondatrice des textes antiques dans différents domaines de la culture moderne. L'analyse géopolitique de J.-L. Ferrary fait apparaître la complexité des échanges humains, linguistiques et culturels qui ont abouti à la formation de l'Europe avec toutes les richesses que lui confère son cosmopolitisme. Pierre Laurens, pour sa part, analyse la fécondité d'un modèle critique : le parallèle (Homère-Virgile par exemple), pour mieux faire ressortir la richesse des débats dans lesquels s'affrontent les lecteurs des Anciens, débats entre monde grec et monde latin, débats internes aux Latins également (Catulle-Martial). Ce qui est en jeu, c'est l'élaboration d'une méthode critique à l'âge de l'Humanisme et à l'age classique, tendant à une meilleure intelligence des textes antiques. De poésie antique, il est encore question dans la communication de D. Millet-Gérard qui en étudie les prolongements dans la poésie chrétienne jusqu'à Claudel. L'héritage antique est également abordé sous l'angle de la rhétorique et de la stylistique dans les contributions de Marie-Pierre Noël et Jacqueline Dangel. Dans le domaine grec, tout d'abord, si la distinction entre sophistique et philosophie est présentée clairement par Platon (le *logos* du sophiste ne peut parvenir jusqu'à l'être), elle ne paraît pas nécessairement si nette aux modernes lecteurs des sophistes et des théoriciens antiques qui doivent avant tout tenter de se situer par rapport à Platon. Chez les Latins lecteurs des Grecs se posait le problème de la traduction plus ou moins servile ou plus ou moins fidèle par rapport au sens littéral, sur lequel se greffait celui du respect et de la retranscription stylistique de l'original. C'est alors vers les débats relatifs à ces problèmes présents dans le corpus latin qu'il faut se tourner : simple transcription ou *mimesis* teintée d'autonomie ? J. Dangel conclut dans « Grammaire et esthétique littéraire à Rome » que la traduction latine relève de la création d'un *artifex*. Le retour vers les textes antiques et notamment latins est évoqué à travers la présentation d'un véritable *artifex* des temps modernes, Pascal Guignard, *declamator inquietatorque*, à la fois antiquaire et philologue, ascète et déclamateur, fabulateur érudit et marginal refusant l'érudition scolaire stérile. C'est donc le portrait d'un solitaire passionnant que livre G. Declercq, en soulignant les similitudes entre l'auteur protéiforme et l'un de ses personnages : monsieur de Sainte-Colombe dans *Tous les matins du monde*.

Pour les historiens de l'art, y compris de l'art contemporain, la poésie antique est une source très féconde, surtout si l'on considère les *Métamorphoses* d'Ovide dont Colette Nativel montre qu'elles inspirèrent à Nicolas Poussin sa représentation d'Apollon dans *L'inspiration du poète* ; mais elle montre également que chez Virgile et Dante, le traitement de la lumière, qu'il s'agisse de l'obscurité du monde souterrain, de la demi-lumière du purgatoire ou de la clarté élyséenne, a pu inspirer un artiste contemporain comme Jean-Paul Marcheschi, « peintre du feu », dont l'outil est une torche et dont les œuvres portent des titres aussi évocateurs que *salle de l'Enfer*, *salle du Purgatoire*, *salle du Paradis*... Autres matières, autres formes, celles dont Gilles Sauron étudie la transmission : l'arc et la voûte, l'abside, la coupole pour finir par l'art ornemental. Selon lui, si ces éléments constitutifs de l'art romain ont traversé les siècles et demeurent dans l'architecture et l'ornement, c'est qu'ils sont chargés de sens, on pourrait presque dire d'idéologie.

Pour couvrir tout le champ des connaissances, restait à explorer le domaine scientifique : c'est Fernand Hallyn qui étudie la pensée de Galilée, ce qui peut paraître paradoxal puisque Galilée (qui visait notamment Aristote) considérait que la science ne devait pas se fonder sur les connaissances livresques, mais sur l'observation directe. En réalité, on sait bien que les livres des Anciens ont influencé la pensée épistémologique de Galilée, de même que les auteurs chrétiens comme Augustin, Jérôme ou Tertullien l'ont soutenu dans son argumentation pour la

défense de l'indépendance de la recherche scientifique par rapport au texte de l'Ecriture.

L'héritage antique dans le champ des disciplines académiques est évoqué par V. Gély qui dans « La fille de Mercure et de Philologie » souligne le rôle de la mythologie dans la constitution d'une discipline apparue au XIX^e siècle : la littérature comparée, et par Alain Michel, qui, dans une belle synthèse du colloque, évalue la part de la culture antique dans l'éducation actuelle.

Anne Raffarin-Dupuis.

Alvarium — Festschrift für Christian Gnilka. *Jahrbuch für Antike und Christentum* Ergänzungsband 33. Textes réunis par Ernst Dassmann, Georg Schöllgen, Klaus Thraede, Josef Engemann, éd. par Wilhelm Blümer, Rainer Henke und Markus Mülke : Münster, Aschendorff, 2002, XI et 405 pages.

La *Préface* rappelle que Christian Gnilka a su associer la rigueur philologique a un grand amour pour les auteurs de l'Eglise primitive et qu'il a ouvert un accès nouveau à l'étude de la rencontre entre l'Antiquité et le christianisme. Ses études sur la *Chrêsis*, l'utilisation de la culture antique par les Pères de l'Eglise, éclairent d'une vive lumière le processus. *Alvarium* : un travail d'abeille réalisé par ses amis et élèves.

Heinz-Lothar Barth, *Das Verhältnis des frühen Christentums zum Militär* (La relation du christianisme primitif aux militaires)

L'auteur s'en prend à l'idée courante que le concile de Nicée a opéré une rupture avec la période précédente et il défend sa thèse en rappelant, une fois de plus, l'attitude chrétienne face au service militaire jusqu'en 325. Les textes du N.T. montrent que le service militaire était toléré dès le début. Clément de Rome fait de la discipline militaire le modèle de la vie chrétienne. Tertullien, les Actes des martyrs militaires, Cyprien attestent la présence de chrétiens dans l'armée. Certes, les soldats devaient participer à des cérémonies païennes et les canons du concile d'Arles (314), la Tradition apostolique, les *Canons* d'Hippolyte, le concile d'Ancyre montrent la répugnance des chrétiens à tuer. Le dossier était connu et, en réalité, plus complexe que ne le présente l'auteur.

Antoon A.R. Bastiaensen, *Die Anfänge der christlichen Hoheliedauslegung* (Les débuts de l'exégèse chrétienne du Cantique des Cantiques)

Le Cantique des Cantiques était considéré dès les origines comme canonique, partie intégrante des livres sapientiaux, qui, d'une façon particulière rendait compte de la relation d'amour entre Dieu et son peuple, le Christ et l'Eglise. Pas de citation explicite dans le N.T., mais des références implicites relevées par P. Vuilland, O. Rousseau, A. Feuillet. Rien chez les Apologistes, mais des évocations dans les *Odes de Salomon* et de nombreux emprunts dans le *Physiologus*. Au III^e siècle, le Cant 1, 1/3, 7 est complet chez Hippolyte. Du commentaire suivi d'Origène, il ne reste que des fragments et la traduction par Rufin de la Préface et du début. Ses homélies aussi sont perdues, sauf deux, conservées dans la traduction de Jérôme.

Pier Franco Beatrice, *Forgery, Propaganda and Power in Christian Antiquity. Some Methodological Remarks* (Falsifications, propagande et pouvoir dans l'Antiquité chrétienne)

Les « faux » se vendaient bien dans l'Antiquité, même aux bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame. La littérature d'imitation était enseignée dans les écoles et suscitait la production de faux, attribués à Orphée, la Sibylle, Hermès Trismégiste et Hystaspe. Manipulations à grande échelle de textes préexistants ou inventions pures, la littérature attribuée à ces auteurs est réinterprétée dans un sens chrétien. La pseudépigraphie a sévi surtout chez les gnostiques qui utilisent des personnages historiques (Pierre, Jacques, Paul, Jean) pour donner du crédit à leurs thèses. Les interpolations du N.T. adaptent le texte à des situations présentes. La falsification devient une arme redoutable pour le pouvoir.

Maria Becker, *Augustinus über die Tugenden in Zeit und Ewigkeit* (Augustin sur les vertus dans le temps et l'éternité)

Quatre passages augustiniens traitent d'un problème soulevé par Cicéron dans l'*Hortensius* : ordonnées à la vie terrestre, les vertus perdent-elles leur sens dans la vie éternelle ? Dans le *De musica* 6, 50-55, *in Ps.* 83, 11, *de Trin.* 14, 12, *Lettre* 155, 12-16, Augustin essaie de répondre à la question. Tributaire d'abord de la pensée de Plotin pour qui chaque vertu cardinale est un aspect de la contemplation de Dieu, Augustin admet progressivement leur dissolution dans l'unique proximité divine dans la lettre 155 de 412.

Wilhelm Blümer, *Kontinuität und Entfaltung : Augustins Stellung zur Rhetorik in den Jahren 387-428* (Continuité et épanouissement : la position d'Augustin par rapport à la rhétorique de 387-428)

Le *De doctrina christiana* où Augustin traite de la rhétorique au livre IV a été commencé en 396 et repris en 426. Les jugements divergents sur cette version s'accordent pour dire qu'elle a réconcilié le christianisme avec la rhétorique. Les modèles de la rhétorique, qui défend le vrai comme le faux, doivent être chrétiens. Eloquence et sagesse peuvent se rencontrer. Des auteurs chrétiens et l'Ecriture l'ont montré. Le *De doctrina* s'étale sur trois décennies, les principes d'Augustin n'ont pas varié, ni non plus le public : des érudits et des rhéteurs, malgré la thèse d'E. Norden.

Hugo Brandenburg, *Beobachtungen zur architektonischen Ausstattung der Basilika von S. Paolo fuori le mura in Rom* (Remarques sur l'ornementation architectonique de la basilique de S. Paolo fuori le mura à Rome)

L'auteur s'appuie sur les travaux de F.W. Deichmann ; il commence et termine son étude par une citation de *Perist.* 12 de Prudence. En appendice, photos des fûts de stèles et de chapiteaux et plan général de la basilique. Prudence décrit la splendeur de la basilique érigée par Théodose, avec les quatre rangées de colonnades, qui rythment l'intérieur. Ces colonnes ont été refaites à l'identique après l'incendie de 1823. Commencée en 384 ou 386, les colonnades sont terminées en 400. Des restes de chapiteaux et de stèles d'avant l'incendie se trouvent au Parco s. Paolo. La nef centrale était bordée de colonnes blanches au temps de Prudence. La restauration de 440 introduit des matériaux de remploi, détruisant l'effet d'uniformité des colonnades blanches primitives.

Vinzenz Buchheit, *Göttlicher Heilsplan in der lateinischen Apologetik* (Le plan de salut divin chez les apologistes latins)

Le débat primitif avec le paganisme accorde une grande place au plan du salut. Les positions des apologistes de Minucius Felix, Tertullien, Cyprien, Lactance sont le plus souvent concordantes, de même le centon de Proba, assez inattendu dans ce contexte. Dans l'*Octavius* 12 d'abord, 25 ensuite, Minucius Felix se réfère implicitement à Eph. I, 9 et à Tertullien, *Apol.* 26, 1-3. Les philosophes païens n'ont pas eu

connaissance de ce plan, révélé par les seules Ecritures. La raison humaine livrée à elle-même était incapable de décrypter l'Histoire. Prudence découvre ce plan dans le *Contre Symmaque*. L'expansion de l'empire romain et la naissance du christianisme sont décrétées l'une en vue de l'autre.

Gualtiero Calboli, *Further comments of the Tradition of the* Rhetorica ad Herennium (Nouvelles réflexions sur la tradition de la *Rhétorique ad Herennium*)

Un codex, d'origine africaine rédigé à Lyon en écriture wisigothique, sous l'évêque Leidrad (798-814), aurait été à l'origine de la destinée singulière de l'*Ad Herennium*. L'auteur est à identifier avec le Cornificius dont parle Quintilien. S. Augustin ne cite jamais cet ouvrage. Apulée en a peut-être eu connaissance (citation d'un sénaire iambique ici et là). Ni l'Antiquité tardive, ni la Renaissance carolingienne n'accordent beaucoup d'importance au traité. C'est le *De inuentione* de Cicéron qui occupe tout le champ. Mais après Alcuin l'ouvrage est associé régulièrement au *De inuentione* dans les mss.

Willy Evenepoel, *Prudentius : Three Variations on the Topos of the Two Roads* (*ham*. 789/801 : *apoth*. *praef*. : *Symm*. 2, 843/909) (Trois variations sur le *topos* des deux routes)

L'auteur relève les oppositions tranchées entre les deux voies : droite, gauche ; étroite, large ; difficile, facile ; droite, sinueuse ; simple, multiple. La source de Prudence est Lactance, comme Chr. Gnilka l'a montré. *Hercules in biuio* est d'ailleurs un exemple scolaire. Dans *Apoth*., *praef*. une seule route mène à droite, beaucoup à gauche : allusion à la multitude des hérésies. De même dans *Symm*. 2 : une route mène vers le vrai Dieu, beaucoup vers les idoles. Prudence joue avec le *topos* pour les besoins de sa cause.

Ulrike Ganz, *Gregory of Nyssa's Encomium of Meletius* (Gno 9, 445, 14/446, 17) *as an Example of Christian XPHΣIΣ* (L'éloge de Mélèce comme exemple de Chrêsis chrétienne)

En 381, Grégoire de Nysse prononce un discours en l'honneur de Mélèce, mort en présidant le deuxième concile œcuménique. Les *topoi* du panégyrique traditionnel sont « utilisées » et christianisés. « Eugeneia » est repris, mais dans un sens figuré ; de même l'« Envie » des dieux est reprise dans le parallèle entre Job et Mélèce, de même le thème de la « beauté du corps » est traité dans un sens spirituel : Mélèce était une vivante image de Dieu. Donc Grégoire a choisi les *topoi* qu'il pouvait « christianiser » et a rejeté les autres.

Stephan Heid, *Eine erbauliche Erzählung des Sophronios von Jerusalem* (BHG 1641b) *über die Kirchliche Binde- und Lösegewalt über Verstorbene* (Un récit édifiant de Sophronios de Jérusalem (BHG 1641b) au sujet du pouvoir de lier et de délier exercé sur les défunts)

Sophronios compte parmi les représentants les plus éminents du monachisme et de l'épiscopat oriental. Auteur d'une œuvre dogmatique, hymnique, homiléitique, hagiographique, il a aussi « édité » le *Pratum Spirituale* que son ami Moschus lui a dédié, en modifiant peut-être et complétant certains récits. L'histoire des 20 moines, enterrés dans « la grande église » (Hagia Sophia de Constantinople ?) et qui avaient été « excommuniés » pour n'avoir pas récité convenablement l'« akoloutia », est peut-être de Sophronios. Pour les réintégrer ces moines, bien que morts, dans la communion des saints, l'évêque demande au peuple de prier et de jeûner pour eux. Les moines sont délivrés de leurs liens et le font savoir. Trois autres récits montrent que le pouvoir « de délier » s'exerce aussi dans le royaume des morts.

Rainer Henke, *Quid facit cum psalterio Horatius ?* Zur Horaz-Nutzung in der frühchristlichen Literatur (A propos de l'utilisation d'Horace dans la littérature chrétienne primitive)

Horace avait moins de chance que Cicéron, Salluste, Térence ou Virgile, qui formaient l'ossature des programmes scolaires. De plus, la légèreté de sa poésie devait rebuter les auteurs chrétiens. Tertullien, Minucius Felix, Cyprien et Arnobe l'ignorent. Lactance le cite expressément 4 fois, Jérôme et Augustin plus fréquemment : Jérôme 60 fois, Augustin 22 fois dont 7 dans le *De musica*. Les épithètes élogieuses chez Jérôme (*grauissimus, acutus, doctus* : ép. 133 et 57) sont contredites par la lettre à Eustochium (ép. 22). Jérôme possédait dans sa vaste bibliothèque les œuvres complètes d'Horace et les relisait. Quant à Ambroise, il cite l'ode 1, 3-6 dans le *De Helia*, et aussi ép. I, 5 ; carm. 5, 33, 2 ; III 21, 17-20 (tableaux de l'ivrognerie). La manière allusive d'utiliser Horace était exigée par le genre homilétique chez Ambroise.

Michael Hillgruber, *Allzu grosser Schmerz macht stumm* (Une trop grande douleur rend muet)

La *dolendi uoluptas* (Pline, ép. 8, 16, 5) peut se transformer en mutisme lorsque la douleur est trop grande. L'auteur analyse d'abord Claudien (*De raptu* 3, 146-152) puis Stace (*La Thébaïde* 5, 591-607) qui prend à son tour pour modèle Lucain (2, 20-28). Ovide, *Les Métamorphoses* (13, 538-41). Le thème a des antécédents dans la tragédie grecque : *Les Troyennes* (686-696) d'Euripide ; *Les Phrygiens* d'Eschyle, qui retourne un passage du dernier chant de l'*Iliade* (24, 2-18). La tragédie a influencé d'autres genres littéraires : l'histoire (Hérodote, 1, 86) et plus tard le roman (Achille Tatios 7, 4, 1).

Otto Hiltbrunner, *Die gesellschaftliche Stellung der Ärtze und ihre Rolle bei der Ausbreitung des frühen Christentums nach Asien* (La position sociale des médecins et le rôle dans l'expansion du christianisme vers l'Asie)

Les médecins occupaient à Rome une position subalterne comme tous ceux qui se faisaient payer pour leur travail. Le sénat leur était fermé. Cornelius Celsus, auteur d'un manuel médical, n'était pas médecin mais un érudit polymorphe. Tel n'était pas le cas en Grèce, pays d'origine de la science hippocratique. Un médecin pouvait grimper les échelons de la société, surtout à partir de la christianisation de la Grèce. Le Christ est comparé à un médecin (Mc 2, 17) et un médecin pouvait devenir évêque. Cosme et Damien, des martyrs, furent en grande vénération. Les médecins constituaient la cheville ouvrière des institutions caritatives chrétiennes, dont les fondateurs et protecteurs étaient les empereurs eux-mêmes ou des sénateurs. Dans ces institutions — les nosocomies — œuvraient des médecins-prêtres ou des laïcs. Fabiola, la protégée de Jérôme, se dévoua dans un hôpital. En 451, les Nestoriens se réfugièrent en Perse. Leurs médecins y acquirent un grand renom et contribuèrent au rayonnement de l'école des médecins de Ǧondišapur où plus tard vinrent étudier des médecins arabes. Au M.A., les médecins arabes devaient leur renommée aux Grecs, via Ǧondišapur. Même les califes s'entouraient de médecins chrétiens dont ils épousaient souvent les filles. Par la route de la soie, ces médecins pénétrèrent jusqu'en Chine et en Mongolie, où ils soignaient les Khagans.

Rainer Jakobi, *Was Handschriften lehren — Inedita zu Faustus* De Gratia (Ce que nous apprennent les manuscrits. Inedita du *De Gratia* de Fauste)

Un manuscrit du IX^e^ s. découvert il y a quelques années, Hss. Landesbibl. B.N. lat. 2166, complète en partie l'unique manuscrit du *De Gratia* de Faustus, le Paris. B.N. 2166.P. En particulier, il permet de restituer une page entière omise par le copiste de P. ou déjà manquante sur son *exemplar*. Ce manuscrit permet aussi

d'apporter une citation de s. Augustin par Fauste : deux lignes du commentaire de s. Jean 12, 39.

Adolf Köhnken, *Licht und Schatten bei Pseudo-Longin* (Lumière et ombre chez Pseudo-Longin)

Quel est le rapport entre le sublime de la pensée et les figures de rhétorique qui expriment cette pensée ? Ps.-Longin établit une analogie entre la lumière dans un tableau et la grandeur de la pensée dans une œuvre littéraire, d'une part, l'ombre et les moyens de rhétorique d'autre part. Pline en *ep.* 3, 13, 4 établit un parallèle semblable : l'ombre est mise au service de la lumière, qu'elle rend plus brillante. De même, Horace en *ars* 361-366 compare poésie et peinture : *ut pictura poesis*. Pour Pseudo-Longin, lumière et ombre se liguent pour produire le sublime (17, 2-17, 3).

Peter Krafft, *Fronto und Minucius Felix*

Le discours de « Fronton », première manifestation de la réaction païenne, daté de 160-175, a-t-il des visées politiques — obtenir de Marc-Aurèle une répression accrue du christianisme — ou bien s'agit-il d'une déclamation sur un sujet différent qui incidemment énumère les cinq *flagitia* du christianisme ? L'*Octavius* en 9, 3-9, 6 reprend ces turpitudes sous forme de rumeurs ; seule la dernière, l'inceste, est citée avec la caution de Fronton : *Circensis nostri oratio*. Dans la réplique d'Octavius à Caecilius (28, 7-31, 1), les cinq *flagitia* sont réfutées comme des fables ; l'inceste, là encore, est cité avec le nom de Fronton : *tuus Fronto*. Récusant la théorie qui fait de l'*Octavius* une œuvre exclusivement africaine, l'auteur montre que le possessif *tuus*, *noster* signifie souvent « qui est de ton parti » et ne viserait donc pas une étroite *Africitas*.

Heinrich Krefeld, *Der unsterbliche Odysseus — Der Wandel einer mythischen Gestalt* (L'immortel Ulysse. La métamorphose d'un personnage mythique)

L'origine des mythes grecs se trouve dans les épopées homérique et la théogonie d'Hésiode. Beaucoup de poèmes du cycle ne nous sont parvenus qu'à travers des allusions ou des citations. Le mythe d'Ulysse est protéiforme et les aventures prêtées au héros sont non seulement multiples, mais contradictoires. Hésiode a « purifié » le mythe, qui a inspiré dans la suite des hymnes et des formules de prière. Chez Homère déjà le personnage est ambigu (Il 10, 243-7 et Il 4, 339 par ex.). Pindare et les tragiques ont leur propre Ulysse, selon les besoins du contexte. La littérature latine fait d'Ulysse tantôt l'archétype du sage (Hor., *Ep.* I, 2, 17-25) tantôt un être cruel et vindicatif (*Enéide*, passim). L'épisode des sirènes a été souvent représenté par les arts figuratifs. Ulysse devient l'ascète capable de résister aux tentations charnelles. L'étude se termine par la revue des auteurs qui ont traité de l'épisode des sirènes et du thème d'Ithaque, patrie désirée, paradis retrouvé, jusqu'au XX^e^ siècle.

Bernhard Kytzler, *Zwölfteufelspott — Dante* Inf. *21* (Dérision des douze diables)

Dante imagine une escorte de 12 diables pour les âmes qui descendent aux enfers. Tous ont des noms comiques (22, 94) en italien que les traductions allemandes n'ont pas toujours su rendre. Le chiffre 12 est fondamental chez Dante, en particulier les saints qui accompagnent les âmes au paradis (Paradis 12) sont au nombre de 12, auxquels sont préposés Thomas d'Aquin et Albert le Grand. Les deux escortes sont conçues en parallèle l'une avec l'autre.

Eckard Lefèvre, *Diana in Ettal* (Jakob Balde *lyr.* 3, 2 und Horaz *carm.* 3, 22)

Comme l'indique le sous-titre, l'auteur compare un poème de Jakob Balde, consacré à la Vierge Marie, avec un *carmen* d'Horace, consacré à Diane. Passant devant le monastère de la vallée de l'Ettal (Aetale ualles, v. 2), Balde envoie une

prière hymnique à Marie qui commence par le même vers que Horace carm. 3, 22. Évoquant des Protectrices de la nature, vierges et liées, l'une et l'autre, à la lune dans différentes expressions artistiques, le poème de Balde, traduit en condensé par Herder, doit bien des traits à Horace, dont les réminiscences surgissent, comme naturellement, sous sa plume.

Umberto Mattioli, *« Non resistere al male », ma « porgere l'altra guancia » (Mt. 5, 39 ; Lc. 6, 29) : aspetti politici dell'esegesi antica* (« Ne pas résister au méchant » mais « tendre l'autre joue », aspects politiques de l'exégèse antique)

Le verset a posé problème aux évêques et aux Pères dès la première génération : Irénée (*Adu. haer.* 4, 34, 4), s'inspirant de Justin (*Apol.* 39, 1-3), Tertullien (*Adu. Iud.* 3, 8-11), Origène (*C. Celse* 5, 33) ont montré que le N.T. réalisait à travers cette maxime les prophéties de paix de l'A.T. Bien plus, les païens eux-mêmes profitaient de cette paix instaurée par le Christ. Au chrétien, il est même interdit d'user de toute violence, même si des chrétiens par souci de s'élever dans la société sont entrés dans l'armée (*De idol.* 17, 3, *De cor.* 11, 2). Origène concède à Celse qu'il existe des guerres justes, auxquelles les chrétiens participent spirituellement (*Contre Celse* 8) —, un compromis utopique, d'après l'auteur. L'exégèse augustinienne du verset est longuement évoquée (6 pages) dans une analyse de la lettre 136 à Volusien, et aussi des premiers livres de *Cité de Dieu*, des sermons sur la chute de Rome, la lettre à Boniface (220, 7). Comme Origène, il justifie sa réponse ambiguë par un recours à l'anthropologie dualiste de Platon : l'intérieur et l'extérieur, le corps et l'âme, la théorie et l'action. L'essentiel reste la charité qui ne peut être vécue dans sa plénitude que dans la *Cité de Dieu*.

Gregor Maurach, *Zu den senecanischen Korsika-Epigrammen : Ein Methodenproblem*

L'auteur, à qui nous devons une étude sur Sénèque (*Seneca. Leben und Werk*, Darmstadt [1]1991, [3]2000) défend contre J. Dingel (*Rh.M.* N.F. 137 (1994), 346) sa thèse que les deux épigrammes sur la Corse, Schackelton Bailey, *Anthologia Latina* Fasc. I, 1, 228 et 229, ne sont pas de Sénèque. Même si les deux épigrammes s'intègrent parfaitement dans la biographie de Sénèque, rappellent certains vers du *Hercule* sûrement authentiques et sont de la même main, il est impossible d'attribuer ces poèmes médiocres à l'auteur des lettres à Lucilius et des tragédies, qui s'y révélerait comme un poétâtre d'une insigne gaucherie (Tollpatsch).

Markus Mülke, *Interpolationen in Dracontius* (Interpolation dans Dracontius)

Manuscrits rares, lacuneux et incomplets — aucun ne transmet l'ensemble de l'œuvre de Dracontius —, texte remanié et interpolé. Les différentes éditions récentes (Corsaro, Moussy...) disent leurs choix et leurs raisons : ce sont les leçons du ms. qui sont conservées chaque fois que c'était possible. Les jugements réservés, négatifs, voire anéantissants qui se sont abattus sur Dracontius visent le texte transmis. Les remaniements qui altèrent son texte sont sans doute la cause de cette sévérité. L'auteur montre que les v. *Laudes Dei* I, 208-303, hors propos, ne peuvent être de Dracontius, un auteur difficile certes, original et surprenant, mais qui ne peut être critiqué pour un texte qui n'est pas le sien.

Heinz-Günther Nesselrath, *Zur Verwendung des Begriffes ΜΥΘΟΣ bei Sokrates von Konstantinopel und anderen christlichen Autoren der Spätantike* (A propos de l'utilisation du concept de ΜΥΘΟΣ chez Socrate de Constantinople et d'autres auteurs chrétien de l'Antiquité tardive)

Socrate n'utilise que deux fois le mot mythe, mais dans des contextes essentiels (3, 16 et 3, 23). Le premier emploi vise les mythes de la religion grecque au sens

courant du terme, le deuxième, inséré dans une réfutation de Libanios, désigne par « mythe » des « histoires » qui transmettent un savoir supérieur, et c'est à montrer l'évolution du terme depuis la période « pré-classique » (histoire des dieux, fables à la manière d'Esope, histoire imaginaires et fantaisistes) jusqu'aux Pères de l'Eglise (Origène, Grégoire de Nysse, Basile de Césarée) que l'auteur s'attache dans la suite. A côté de ses acceptions traditionnelles, le terme a été employé dans un sens valorisant chez Origène et chez Socrate.

Udo W. Scholz, *Lactanz und die* uirtus *des Lucilius* (Lactance et la *uirtus* de Lucilius)

Au livre 6, Lactance se propose de montrer quel culte est agréable à Dieu : celui-ci naît à partir des *uirtutes* de l'âme créée par Dieu. Seules des âmes illuminées par la vérité chrétienne peuvent pratiquer la vraie *uirtus*, ce qui force Lactance à refuser, par principe, la *uirtus* aux païens. Il cite le passage de Lucilius 1326 sqq M = 1342 ff Kr en 6, 5, 3 et récuse ou corrige, vers par vers, les définitions du poète païen. En passant, il réfute également Panétius et Cicéron, sans établir pourtant un lien entre ces deux auteurs et Lucilius. Lactance ne saurait admettre comme fin dernière de la *uirtus* le service de l'Etat et le devoir de sacrifier son intérêt personnel à l'intérêt général.

Martin Sicherl, *Verschmolzene Gedichte Gregors von Nazianz* (Poèmes fusionnés de Grégoire de Nazianze)

L'édition A.B. Caillau (1842), reprise dans la *P.G.* (37, 397/1600), présente une série de poèmes, qui se composent en fait de deux, trois, voire davantage de pièces (par ex. le groupe XV de Werhahn). En se fondant sur l'examen des manuscrits énumérés et présentés sous la forme de deux *stemmata*, et surtout sur les thèmes traités, l'analyse des ruptures de pensée ou de construction et la tradition de la traduction syrienne, l'auteur pense montrer l'autonomie d'une douzaine de poèmes que déjà la tradition manuscrite, puis l'édition princeps d'Alde Manuce et l'édition des Mauristes avaient fusionnés. Ainsi le poème I 2, 9 (*P.G.* 37 667-686) est composé de deux poèmes et I 2, 1 de même, le premier étant consacré à l'éloge de la virginité et le deuxième à la comparaison entre les mérites respectifs de la virginité et ceux du mariage... La question que se pose le lecteur de l'étude est : quand les fusions ont-elles été opérées et pourquoi ?

Kurt Smolak, *Überlegungen zum* Epilogus *des Prudentius* (Réflexions sur l'épilogue de Prudence)

Klaus Thraede avait mis *l'Epilogue* de Prudence en relation avec Horace *Carm.* 4, 8 et 3, 30. Avec beaucoup d'acuité, K. Smolak essaie de montrer que Prudence se situe plutôt en prolongement contrasté avec *Carm* 2, 18, dont il reprend d'ailleurs le mètre. Au retournement des thèmes horatiens, il faut ajouter l'écho à Tim. 2, 20. Prudence traite son sujet en opposition à Horace et les antithèses précises, y compris verbales, sont relevées avec minutie. Le poème évoque le salut de l'homme accueilli dans la maison du Père qui écoute sa prière avec bienveillance (*benignus audit*, v. 12) par opposition à celui d'Horace qui met en scène *Orcus rapax*, qui fait main basse sur ses proies.

Wolfgang Speyer, *Der Gott des Universums und die Vierheit* (Le dieu de l'unité et la « quatritude »)

L'auteur se livre à des variations sur le chiffre quatre et il se promène dans des domaines aussi différents que la philosophie, l'histoire des religions, l'anthropologie, la théologie, mais guère dans la patristique : quatre vertus cardinales et quatre fonctions de l'intelligence, quatre éléments, quatre âges du monde, les quatre

« vivants » : de la religion babylonienne à Nicolas de Cues, en passant par Platon et l'Apocalypse, l'Orphisme et le gnosticisme. Beaucoup de témoins sont convoqués pour attester la représentation de la divinité universelle caractérisée par le chiffre quatre.

Nikolaus Staubach, Quattuor modis intellegi potest Hierusalem. *Augustins* Civitas Dei und der vierfache Schriftsinn (*La Cité de Dieu* d'Augustin et le quadruple sens de l'Ecriture)

La complexité de la *Cité de Dieu* a suscité des jugements contradictoires et, surtout, une masse de commentaires sans qu'un accord se soit fait sur la définition exacte de l'une ou l'autre des deux cités. Les *tempora christiana* ne sont pas synonymes d'*imperium christianum*. La Bible est avant tout à l'origine de la notion de Cité de Dieu et la clé de la compréhension de l'ouvrage. C'est la communauté de culte, avec ses prolongements eschatologiques pour la seule Cité de Dieu, qui forme le lien entre les citoyens de Jérusalem et ceux de Babylone, et c'est l'herméneutique biblique qui a fourni à Augustin le « principe d'organisation » d'une histoire universelle du culte.

Werner Taegert, *Das Epigramm* De sene *des Claudius Claudianus* (L'épigramme *De sene* de Claudius Claudianus)

L'auteur commence par retracer la réception du texte, surtout en Italie au XV^e^-XVI^e^ s., avec les appréciations flatteuses de philologues des siècles suivants. Il faudra attendre Max Bonnet (*R. Ph.* 2, 1878) pour que soient relevées des incohérences dans le texte traditionnel, dont il faut éliminer le tiers (v. 3 et vv. 15-19). L'auteur s'efforce de restituer le texte originel de Claudien, en justifiant Bonnet. Il montre en particulier que les interpolations, qui remontent à l'Antiquité tardive, contiennent des bizarreries, provoquées par des souvenirs classiques : Ovide, Virgile, Horace, Martial. Le poème, expliqué vers par vers, croule sous le poids des réminiscences, et c'est bien là une des caractéristiques de la littérature tardive.

Klaus Thraede, *Juvencus : der Übergang zur « Bergpredigt » des Matthäusevangeliums* (Juvencus : la transition vers le sermon sur la montagne dans l'évangile de Matthieu)

Deux vers de Juvencus (1, 452-3) comparés à un verset de l'évangile de Matthieu (Mt 5, 1) cité en grec et en latin, d'après des versions non indiquées, 8 pages de commentaires et d'explications. Chaque mot est examiné, tourné et retourné : Juvencus a condensé l'évangile : il s'est inspiré de Virgile pour le choix de *praecelsus* (*Aem.* 3, 245), par ex., peut-être de Silius Italicus et de Valerius Flaccus, pour donner un tour épique à son texte. Sans doute ne fait-il pas référence au texte parallèle de Ex. 19, 20. L'équivalence établie entre *gremium* et *tribunal* surprend. Peut-être faudrait-il comprendre que les disciples se sont rapprochés très près de Jésus qui leur parle ; *gremium* est à comprendre comme « genoux » ; « entourant ses genoux », Jésus étant assis, les disciples l'entourent de près ; *urgentes gremium* : l'image est banale. Trop d'érudition peut être fatale.

Jacobus Willis, *De Servii Grammatici Aetate*

Dans un latin limpide, avec un humour souriant, l'auteur corrige une notice du « Petit Pauly » et de l'*OCD*, qui placent la naissance de Servius en 370, vu qu'il est l'un des convives de Pretextat aux Saturnales de 400. Il énumère les douze intervenants, avec une courte prosographie, d'où il ressort qu'il est impossible que tous aient pu être réunis le même jour ; le synchronisme de Macrobe est fictif et la réunion est celle « d'esprits », intellectuellement proches, dont la vie et la mort vont de 350 à 450. Si Macrobe connaît les lettres de Symmaque, il ignore le commentaire

de Servius. Aux environs de 440, Macrobe Théodose, passant sa retraite dans les travaux littéraires, compte parmi ses clients, si on peut dire, le grammairien Servius et le fabuliste Avienus, deux adolescents pleins de promesses, et il les introduit dans son dialogue, tout en sachant que beaucoup de lecteurs reconnaîtront l'anachronisme. Peu avant la fin du v^e^ s., quand Macrobe Théodose a rejoint ses amis Symmaque et Prétextat dans les Champs Elysées, Servius publie son commentaire, fruit d'énormes labeurs.

Klaus et Michaela Zelzer, « Retractationes » zu Brief und Briefgenos bei Plinius, Ambrosius und Sidonius Apollinaris (« Retractationes » à propos des lettres et du genre épistolaire, chez Pline, Ambroise et Sidoine Apollinaire)

La difficulté de comprendre le genre épistolaire de l'Antiquité provient en grande partie de la différence entre notre conception de la lettre et celle des Anciens. Ambroise a pris Pline comme modèle lors de la publication des lettres : 9 livres, à des particuliers, le dixième aux empereurs régnant, malgré l'avis contraire de H. Savon. Il est vrai que chez Ambroise la préoccupation principale n'était pas esthétique mais pastorale, d'où les nombreux sermons transmis par lettre. La structure des livres d'Ambroise est déterminée par le contenu. Jeux littéraires, reflets de l'activité politique, conversations amicales (*epistulas cotidianis uerbis texere*, Cic. fam. 9, 21, 1), accommodations, reflets de ses idées et de ces préoccupations le genre épistolier introduit mieux que tout autre dans une époque (Ambiente), et ces objectifs se retrouvent dans les 147 lettres de Sidoine, publiées sous les auspices et de Pline et d'Ambroise.

François Heim.

Françoise Desbordes, *Scripta uaria : Rhétorique antique et Littérature latine*, textes réunis par Geneviève Clerico et Jean Soubiran : Paris-Louvain, Bibliothèque d'études classiques, éditions Peeters, 2006, 422 pages.

Tout chercheur rêve de voir un jour réunis en un même ouvrage les articles qu'il a publiés, au long de sa carrière, dans diverses revues, parfois de diffusion restreinte et d'accès difficile, entre lesquelles ils demeurent dispersés, tombant peu à peu dans l'oubli. Or c'est la même cause qui, en l'occurrence, aura permis à ce rêve de se réaliser et interdit à Françoise Desbordes d'en voir la réalisation : c'est en effet la disparition prématurée de notre collègue, à l'âge de 54 ans et après une lutte héroïque contre une maladie implacable, qui a incité Geneviève Clerico et Jean Soubiran à rassembler et à republier les quelque cinquante articles laissés par Françoise Desbordes. Le présent volume n'en contient à la vérité que vingt, les autres (consacrés à la linguistique ancienne et à la grammaire latine) devant être réunis dans un second volume, que publieront prochainement les Presses de l'E.N.S. de Lyon sous le titre *Idées grecques et romaines sur le langage*. Celui dont il est ici rendu compte comporte deux parties offrant chacune dix études, la première intitulée « Rhétorique antique », la seconde (où se succèdent Plaute, Publilius Syrus, Salluste, Virgile, Horace, Pétrone et Apulée) « Littérature latine » - deux domaines dans lesquels leur auteur, dont la « palette » fut exceptionnellement large, excella tout autant que dans celui de la grammaire et de la linguistique. Il ne saurait évidemment être question d'examiner ici chacun de ces vingt articles, et pas davantage de les hiérarchiser en une sorte de palmarès, car de tous la lecture est un régal, tant ils pétillent d'intelligence. Le recenseur se bornera donc à dire le vif plaisir qu'il a éprouvé tantôt à relire, tantôt à découvrir ces études plus talentueuses

les unes que les autres, qui toutes témoignent à la fois de la rigueur scientifique et des qualités pédagogiques de leur auteur. Tout au plus — et très subjectivement — dirons-nous combien nous avons apprécié, dans la première partie, les articles consacrés à « La rhétorique et le rire selon Quintilien », à « L'idéal romain dans la rhétorique de Quintilien » et, sous le titre « Pirates et empoisonneurs », à l'invention romanesque dans la déclamation latine ; dans la seconde, celui qui, sous le titre « Virgile s'explique », analyse la *Continentia Virgiliana* de Fulgence, celui qui porte sur l'opéra de Purcell *Didon et Enée* et sur la transformation du mythe virgilien dans l'Angleterre du XVII^e^ siècle, ainsi que, bien entendu, les deux articles relatifs aux romanciers, le premier intitulé « La morale de l'histoire » et dégageant avec une exceptionnelle finesse la signification du conte de *La matrone d'Ephèse*, le second ayant pour titre « De la littérature comme digression » et consacré aux différents récits enchâssés dans l'*Asinus aureus*. Le point commun de toutes ces études est leur modernité résolue (qui ne verse jamais dans le modernisme), qui séduira tout particulièrement les étudiants d'aujourd'hui et montrera à tous les lecteurs combien les lettres anciennes peuvent être attrayantes lorsqu'on jette sur les textes un regard neuf. Il convient de remercier et de féliciter les réalisateurs de ce volume, qui, en s'acquittant avec bonheur de ce devoir de mémoire, ont rendu aux études latines un appréciable service.

René MARTIN.

Italo MARIOTTI, *Scritti Minori* (Edizioni e Saggi Universitari di Filologia Classica, 10) : Bologne, Pàtron, 2006, XVII et 583 pages.

Ce volume de Mélanges personnels d'Italo MARIOTTI a bénéficié de la collaboration ou du moins du patronage d'une quinzaine de collègues du bénéficiaire, et sa présentation typographique et matérielle est irréprochable. Il réunit soixante-seize articles ou notices, si nous avons bien compté ; sachant que deux de ces articles (l'un sur Lucilius, l'autre sur un sujet d'époque humanistique) atteignent ou dépassent les trente pages, on voit tout de suite qu'il reste peu de place pour chacune des autres contributions : de fait, les textes proposés sont souvent de quatre ou cinq pages seulement, les plus courts ne dépassant pas la demi-page. Le volume s'ouvre par quelques études de grec (Ibycus, Alcée, Alcman...), mais l'essentiel appartient au domaine latin. On y trouve, après l'Antiquité et l'humanisme, des sections consacrées à des comptes rendus d'ouvrages marquants (Fraenkel, Wilkinson, Grimal, Della Corte...), à des réflexions de méthodologie et de didactique, et enfin à des portraits de savants (Fraenkel, Scorza). Les auteurs latins les plus fréquemment étudiés appartiennent à la période républicaine : Pacuvius, Accius, Plaute, Lucilius, Sempronius Asellio, Salluste ; mais on remarque aussi l'intérêt porté au IIe siècle de notre ère (Florus, Hadrien). Virgile et Sénèque le Tragique sont présents, sans plus ; Nonius et Terentianus Maurus ont droit à une place que justifient par ailleurs quelques études de sémantique et d'étymologie. L'attention d'Italo MARIOTTI se porte volontiers sur des problèmes d'édition de texte, et la méthode intelligente et rigoureuse qu'il déploie en ces occasions lui permet de s'élever ensuite à des considérations plus générales sur les qualités des auteurs étudiés et sur leur place dans le paysage littéraire de leur époque. La publication de ces *Scritti Minori* nous permet de mesurer toute la richesse et toute la variété de l'œuvre d'un savant.

Hubert ZEHNACKER.